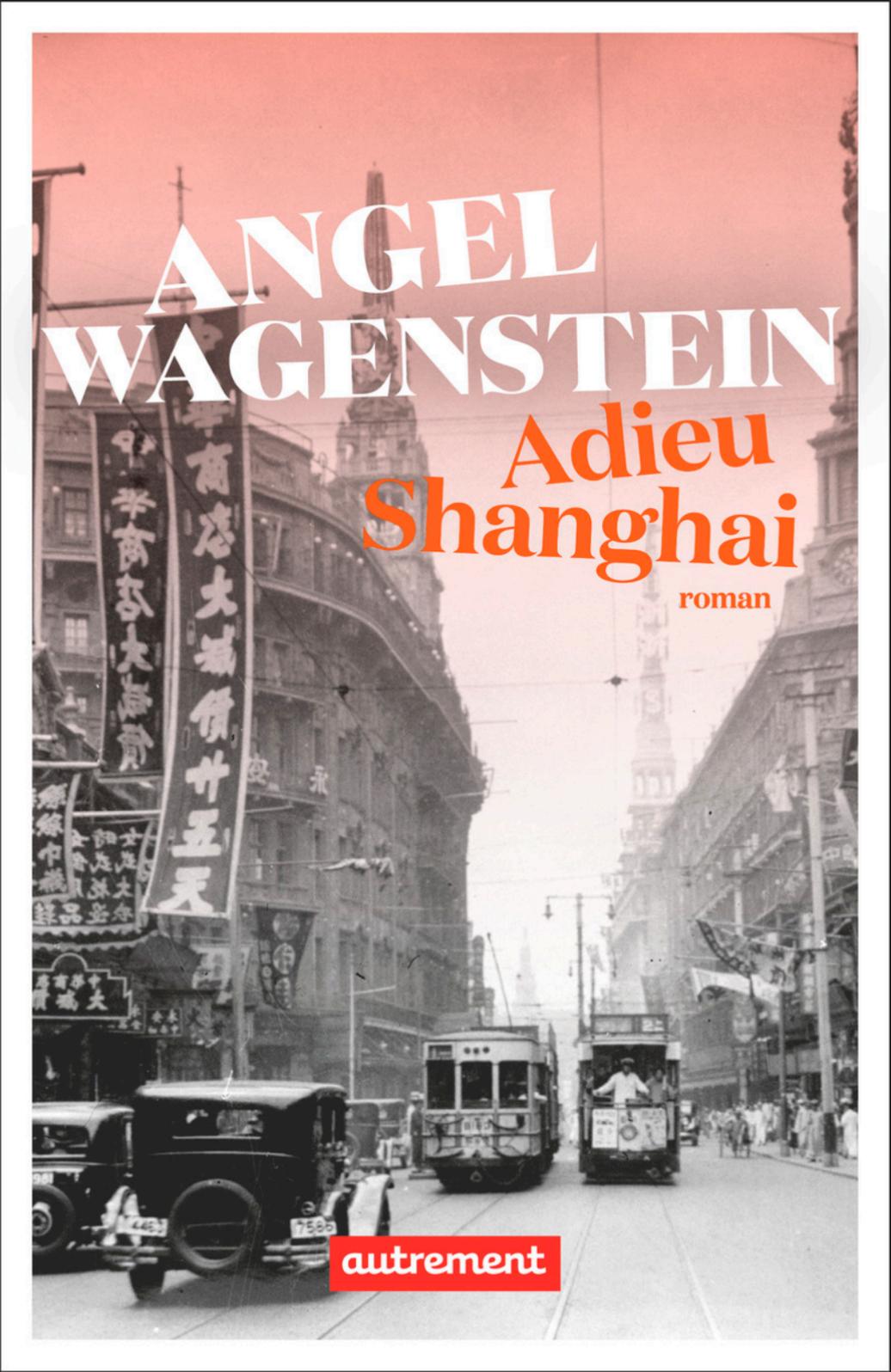


ANGEL WAGENSTEIN

Adieu Shanghai

roman



autrement

Shanghai, fin des années 1930. Fuyant les persécutions nazies, plus de 20 000 Juifs allemands et autrichiens, des intellectuels pour la plupart, s'exilent dans le dernier port au monde offrant encore un possible asile.

Dans cette Shanghai cosmopolite, bousculée par l'afflux de ces réfugiés, de troubles jeux de pouvoir se mêlent à la corruption, le cynisme l'emporte sur les enjeux de la guerre, des espions surgissent de toutes parts et l'héroïsme se niche parfois là où on ne l'attend pas.

Inspiré d'un épisode méconnu de la Seconde Guerre mondiale, *Adieu Shanghai* est un roman à l'atmosphère envoûtante qui oscille entre récit historique et roman d'espionnage. L'auteur du *Pentateuque ou les cinq livres d'Isaac* et d'*Abraham le Poivrot*, clôt avec ce texte puissant sa trilogie consacrée au destin des Juifs d'Europe au XX^e siècle.

Né en 1922 dans une famille juive de Plovdiv (Bulgarie), **Angel Wagenstein** a passé son enfance en exil à Paris. Il rejoint les rangs des partisans durant la Seconde Guerre mondiale avant d'entamer une brillante carrière de cinéaste.

- ROMAN -

Traduit du bulgare

par Krasimir Kavaldjiev et Veronika Nentcheva

autrement

Conception graphique et Illustration © Raphaëlle Faguer
Photo © General Photographic Agency / Getty Images

Adieu Shanghai

Angel Wagenstein

Adieu Shanghai

*Traduit du bulgare par
Krasimir Kavaldjiev et Veronika Nentcheva*

Autrement Littératures

Titre original : *Sbogom Chanhai*,
© 2004 Angel Wagenstein et Colibri
Publié pour la première fois en français en 2004
par L'Esprit des péninsules
© Éditions Autrement, un département
des éditions Flammarion, 2022,
pour la présente édition et la traduction française.
ISBN : 978-2-0802-7459-5

*En mémoire de Manfred Durniok,
l'homme qui a feuilleté la Chine pour moi.*

Émergeant d'un désert de ruines déblayées, l'édifice moderniste du Philharmonique, ses fenêtres défoncées, les courbes frivoles de ses murs et de son toit, se dressait solitaire, jaune et inesthétique dans cette partie frontalière de la grande ville que l'on appelait Berlin-Ouest. Certains l'appelaient Berlin libre. Mais trêve de disputes: jamais l'appellation des choses n'exprime leur vraie nature.

Non loin de là se trouvait le Mur. Pas la Grande Muraille chinoise, à l'est, mais l'autre - à l'ouest. Ce Mur donc, moins imposant et par la suite voué à la destruction, divisait les hommes et les mondes, les idées et les idéaux, les souvenirs et les jugements non seulement sur ce qui était arrivé mais aussi sur ce qui aurait dû arriver si un chat noir n'avait traversé la route sous son nez. Les jugements sur ceci ou cela variaient: on n'avait pas la même façon de voir les choses de part et d'autre du Mur.

J'étais assis au troisième rang, tout à droite, dans la pénombre de la salle entièrement vide. L'unique source de lumière venait du faible éclairage des sorties de secours; même la scène où, à cette heure matinale, avait lieu la répétition, paraissait lugubre et oppressante. On répétait le Concert pour violon et orchestre de Tchaïkovski; le chef d'orchestre, Herbert von Karajan, s'était probablement levé du mauvais pied car il ne cessait de maugréer en sourdine – irritable et hargneux. Quelque chose clochait; par deux fois il quitta la scène, fâché, pour y retourner peu après en boitant – il semblait souffrir des genoux.

Son retour ne fit pas taire tout de suite les chuchotements des musiciens. Dans un coin, quelqu'un partit d'un rire étouffé, ailleurs on entendit tinter la corde d'un violon, puis à nouveau des échanges à mi-voix et des petits rires. Je ne sais ce qu'il avait entendu – ici, dans la salle, les messes basses ne parvenaient qu'à la manière d'une rumeur indistincte –, toujours est-il que le maestro, pris de colère, se mit à crier, oui, c'est le mot, à crier, sa voix se cassant en un fausset léger et ridicule:

— N'ai-je pas déjà interdit qu'on parle chinois, hein? Oui ou non?

Il était soupe au lait, ce grand Autrichien, voire, osons le mot, quelque peu hystérique, car il exigeait une obéissance absolue et ne tolérait

aucune gaminerie de ce genre en répétition. Surtout pas ce matin où tout lui paraissait sonner faux et aller de travers. Probablement soupçonnait-il ses musiciens de rire de lui ou bien de comploter, usant exprès de ce chinois incompréhensible qui de toute évidence l'agaçait. D'autant que dans l'orchestre – un des plus cotés d'Europe – ne figurait pas le moindre Chinois.

Il donna quelques coups sur le pupitre avec sa baguette, leva les mains, mais dès le début il fut clair que, cette fois encore, ça n'irait pas. Karajan laissa échapper une obscénité et brisa son instrument avec colère. C'est bien ça – il le brisa telle une allumette ou comme le maître énervé qui casse en deux son crayon devant ses élèves. On courut lui en chercher un nouveau. Il devait s'agir d'une sorte de rituel car personne ne s'étonna que l'on fût prêt à partir en catastrophe pour trouver une nouvelle baguette.

Tandis que, exaspéré, il jetait sur le côté les deux moitiés de sa baguette, il se tourna de trois quarts vers la salle et c'est alors qu'il m'aperçut. La main en visière, il interrogea la pénombre et lança sur un ton peu amène où perçait même une note menaçante :

— Vous là-bas, qui êtes-vous ?

Je répondis.

Il ne réagit pas – il ne m'autorisa pas à rester, mais ne me mit pas à la porte non plus. Il se

retourna sans un mot et frappa le pupitre de sa baguette toute neuve.

— Attention! On reprend! dit-il, pour recommencer à crier une petite minute après: Stop, stop, stop!

Quelle foire! Ce concert pour violon et orchestre n'aurait manifestement pas lieu aujourd'hui.

Le soliste, l'air tranquille et absent, se retira et s'assit un peu plus loin, sur une chaise vide. Le violon posé sur ses genoux, son visage n'exprimait ni ennui ni irritation: il attendait que passe l'orage. Depuis ma place je voyais ses longs cheveux d'un blanc immaculé et son pâle visage allongé, mais la lumière n'était pas assez forte pour que je pusse distinguer ses traits avec précision. Et pourtant c'est lui qui m'intéressait, c'est avec lui que je voulais discuter: M.D., le producteur de films, m'avait introduit dans la salle non sans me promettre de repasser en fin de répétition pour me présenter à cette célébrité mondiale. Car c'est lui qu'il me fallait: le violoniste Theodor Weissberg.

Bien entendu, on serait en droit de demander qui j'étais en réalité. Et ce qu'au-delà d'une simple prise de contact je cherchais dans la salle de concert vide par ce gris matin berlinois.

Je ne cherchais rien de particulier – je voulais tout simplement apprendre davantage de détails et confronter certains souvenirs contradictoires d'événements avérés. Des histoires vraies d'il y a

longtemps, presque oubliées, que d'aucuns trouvaient bizarres et invraisemblables. Mais quoi de plus invraisemblable que l'Histoire? Je pense à l'Histoire avec un grand H, la science du passé, – et non à sa version épurée, simplifiée et polie à l'usage des écoliers – celle qui recèle quantité de contradictions et de questions sans réponse, illogique et souvent absurde, fruit de millions et de millions de hasards – à l'image de la vie elle-même. Comme le fond obscur de l'être, où certaines créatures en dévorent d'autres, tandis que des aspirations prosaïques étouffent les nobles idéaux de leurs tentacules pour en sucer la moelle, cependant qu'en surface tout semble prévisible, ordonné et raisonnable – une manière de recueil de problèmes mathématiques avec corrigé à l'usage des classes supérieures.

Alors, qui suis-je? Ni un héros, ni une victime. Un figurant anonyme dans une scène de foule du drame. Un second rôle qui n'a pas droit à la parole. C'est pour cela que je me garderai d'imposer mes propres appréciations, jugements et autres points de vue. Lesquels déforment toujours les choses selon l'endroit où l'on choisit de se tenir. Un même phénomène, ou événement, observé par différentes personnes sous différents angles, paraît différent. D'aucuns diront: les choses ne se sont pas passées comme ceci mais comme cela. Et ils auront raison. Tout comme

ceux qui pensent le contraire. Tout dépend si tu es sur scène ou dans la salle, si tu participes aux événements ou bien si tu les épies par le trou de la serrure, ce qui réduit ton champ d'observation à un misérable interstice. Tout dépend des choses que tu as retenues et de celles que tu as oubliées. Car d'aucuns possèdent l'étonnante capacité de retenir les moindres détails de la guerre, et oublient dans le même temps ce qui l'a provoquée. D'autres se souviennent du nom de l'épicier de leur enfance, mais oublient celui du Premier ministre de l'époque. Les gens sont différents. Chacun a droit à ses propres souvenirs et à sa propre amnésie, et personne n'est censé se mêler des affaires d'autrui.

C'est pourquoi, par moments, je préférerais rester à l'écart voire m'effacer. Pour être franc, je ne veux pas participer aux scènes de foule, encore moins supporterais-je les monologues déchirants – je veux être simple spectateur. Assis dans la salle, au troisième rang. Car les choses existent en dépit de nos points de vue – telles quelles. Les daltoniens ne distinguent pas les couleurs, d'autres sont aveugles et ne les voient pas du tout, d'autres encore sont sourds ou bien perçoivent mal les hautes et les basses fréquences. Nous autres humains sommes différents mais les choses, les couleurs et les sons, existent en dehors de nous, et peu leur importe que nous les contestions ou bien les jugions

diversement – chacun à sa manière. Purement et simplement, elles existent!

Pardonnez-moi, vous ne me reverrez plus dans la salle vide. Et je sollicite votre indulgence si de temps à autre ma partialité, ma sympathie ou mon aversion, affleurent à la surface – comme le sang qui suinte à travers le bandage jusqu'à former une vague tache évocatrice de la plaie ouverte qu'il recouvre. Cela arrive tout seul, malgré moi.

C'est ce que j'essaie de dire en entamant mon récit de Hongkew, faubourg de Shanghai – ville portuaire à l'embouchure du fleuve Yang-Tseu-Kiang.

*

Hongkew, district de Shanghai: un chapitre peu connu de la chronique de la tragédie juive de la Deuxième Guerre mondiale.

Cet opus historique se déroula dans la confusion d'une nouvelle Babel, où se mêlaient les quartiers chinois, surpeuplés jusqu'à la suffocation, les coins huppés des International Settlements – «concessions» internationales au statut semi-colonial, les hôtels et les restaurants de première classe interdits aux Chinois, les clubs pour gentlemen anglais sur Bubbling Well Road et sur le boulevard du Bord-de-l'Eau, les tavernes de marins avenue Édouard-VIII, près des cottages

français et des magasins de luxe de Frenchtown, rue Lafayette, avenue Joffre, avenue Foch et route Cardinal-Mercier, la bigarrure de Yatse Road et les ruelles alentour où s'ouvraient des échoppes pleines à craquer de toute une pacotille d'ambre, d'ivoire et de faux or. Mais aussi les bordels puants des quartiers de Nantao et Chapey, ou encore les marais infestés de rats et de maladies au-delà du fleuve, à Pootung.

Quoique victime de la première invasion japonaise de 1932 et quoique rasée en 1937 par l'aviation du pays du Soleil Levant dont les troupes l'occupèrent pendant longtemps, la ville continuait de vivre dans le faste et une insouciance baignée par les mille lumières aveuglantes du boulevard Nanking. Mais elle connaissait également le désespoir lugubre des bouges, le chômage et la misère sans issue.

Rien que pendant les six premiers mois de l'occupation, les services municipaux ramassèrent dans les rues les cadavres de plus de trente mille victimes de la famine ou de maladies. Et ce dans l'ombre même de l'imposant Broadway, palais de vingt-deux étages, où en une nuit le représentant diplomatique de l'Allemagne nazie, le baron Ottomar von Dammbach, perdit au poker quatre-vingts mille dollars shanghaiens au profit de Sir Elias Ezdras, séfarade « bagdadi », ainsi que l'on nommait les juifs établis sur la route de la Soie dès le XI^e siècle. Après le traité de

Nanking, en 1842, qui mit fin à la guerre de l'Opium, lorsque les Anglais entreprirent la construction du port de Shanghai près du delta du Yang-Tseu-Kiang, les Bagdadis occupèrent rapidement d'importantes positions économiques dans la région. Environ un siècle plus tard, leurs banques et comptoirs finançaient et assuraient les livraisons d'étain, de caoutchouc brut et de quinine à destination du Troisième Reich. Troisième Reich auquel ne répugnait pas l'argent juif lorsque le besoin s'en faisait sentir. Quant aux Bagdadis, propriétaires de la Shanghai Banking Corporation, de la Yokohama Specie Bank ou de la Sassoon House, ils n'avaient rien contre leur très fiable partenaire allemand dans la mesure où celui-ci leur garantissait des revenus considérables.

Porte géante de la nouvelle Chine ouverte sur le monde, Shanghai fut jadis – dans les années trente puis pendant la Deuxième Guerre mondiale, du jour où celle-ci éclata, le 1^{er} septembre 1939, jusqu'au 2 septembre 1945 à minuit lorsque le Japon capitula, en passant par Pearl Harbor et Hiroshima – un nœud d'intérêts économiques, politiques et militaires, d'intrigues diplomatiques et d'ambitions personnelles. Un lieu de rencontre pour criminels, aventuriers internationaux, espions, spéculateurs, hommes déracinés et persécutés, personnages en quête de sensations fortes ou

d'argent facile. Les Chinois, véritables maîtres de ce pays ancien, s'échinaient à gagner leur bol de riz quotidien, tandis que d'autres, collaborateurs ou marionnettes de l'occupant japonais, se livraient à des manœuvres complexes pour sauvegarder ou faire fructifier ce qu'ils avaient volé à leur propre peuple. Tout cela tandis que grondait, tantôt lointaine, tantôt proche, une interminable et sanglante guerre civile, qui faisait rage sur plusieurs fronts entre la République chinoise pro-japonaise dirigée par l'homme de paille Wang Tchingwei, les divisions nationalistes de Tchang Kai-chek et l'Armée populaire de libération des communistes commandée par Mao Tsé-toung.

Shanghai – ville de magnificence et de misère, lieu de l'extrême humiliation des coolies aux pieds nus, aussi inséparables de leurs rickshaws que les petites prostituées de leurs marins ivres, ville où la douceur de la porcelaine côtoyait la brutalité militaire, ville de l'opium et de la déchéance. Mais aussi ultime port de l'espoir, symbole d'une volonté acharnée de vivre. Car tandis que les grandes démocraties regardaient impassiblement s'accomplir le génocide tramé par Hitler, Shanghai, ville ouverte, demeurait le seul endroit au monde qui pût accueillir et offrir un salut cher payé à une vingtaine de milliers de juifs allemands et autrichiens, des intellectuels

ADIEU SHANGHAI

pour la plupart, ainsi qu'à trois mille huit cents coreligionnaires qui étaient parvenus de justesse à fuir d'autres pays occupés – avant que l'épaisse fumée des fours crématoires ne vienne obscurcir le ciel de l'Europe.

Hongkew est le nom du quartier qui devint leur ghetto.

Shanghai est la ville de leur malédiction mais aussi de leur salut.

EN GUISE D'INTRODUCTION
À LA 45^e SYMPHONIE DE JOSEPH HAYDN,
DITE « DES ADIEUX ».

Il commençait à faire nuit. La lumière à regret du coucher, voilée par la fine brume qui stagnait au-dessus des eaux du Whangpoo, filtrait à peine dans la pénombre de l'usine sidérurgique à moitié détruite. Le ciel encore lumineux apparaissait par les fenêtres défoncées et les grandes brèches causées par les ondes de choc. Les colonnes de béton et les poutres de fer renversées jetaient des ombres vacillantes sous la lumière des lampes-tempête et des lanternes chinoises portées par des silhouettes qu'on distinguait à peine dans la pénombre. Les nouveaux arrivants franchissaient les portails effondrés ou se faufilaient à travers les brèches et les amas de briques.

Comme dans une scène du théâtre de l'absurde, par les escaliers de fer mal éclairés affluaient de tous côtés d'étranges personnages vêtus de manière incongrue. Tout un monde de souvenirs revenus à la vie, dans lequel les femmes portaient des robes de soirée

démodées qu'elles n'avaient vraisemblablement pas revêtues depuis belle lurette, de coquets petits chapeaux à voilette d'avant la guerre – autant de toilettes semblables à celles que l'on enfilaient pour aller écouter un concert solennel au *Musikverein* de Vienne ou pour se rendre à une réception officielle au palais Charlottenburg de Berlin. Certains hommes portaient des costumes que l'on aurait jadis qualifiés d'« habillés », à l'exception çà et là d'un smoking usagé assorti d'un pantalon de coutil. D'autres se promenaient en sandales, dans des vêtements de coton élimé de dockers ou d'éboueurs.

Les nouveaux venus accrochaient leurs lampes et autres lanternes de papier sur les ferrailles hérissées, sur les restes de machines, où ils pouvaient. Mais le local – un vaste hangar traversé de rails sur lesquels avaient jadis roulé des trains de marchandise – se révélait trop spacieux pour être éclairé par ces flammèches clignotantes semblables à des lucioles égarées dans la panse noire de l'usine.

Les gens se saluaient avec cérémonie, comme après une messe dominicale ou un mariage. Ici et là, on s'inclinait pour baiser la main d'une dame, mais un témoin bien placé aurait pu distinguer, malgré l'éclairage misérable, les gants de dentelle déchirés d'où dépassait l'extrémité des doigts, comme tatoués par l'indélébile teinture noire des ateliers de traitement du cuir ou de la soie grège.

Cependant, de ce rituel presque parodique, émanait une sincère et joyeuse excitation, le pressentiment d'un important événement à venir.

Les gens continuaient d'investir le hangar et, dans le silence solennel et quelque peu tendu, seuls leurs pas se faisaient entendre et, de temps à autre, des chuchotements et des rires étouffés.

Au fond du hangar on avait improvisé une estrade au-dessus de laquelle, sous l'effet du courant d'air humide et chaud aux relents de vase et de poisson pourri, flottait une banderole de bienvenue où était inscrit en grandes lettres rouges :

WELCOME ! GOD BLESS AMERICA !

Les petits drapeaux américains peints à la main sur des bouts de papier de riz ou de tissu de coton, évoquaient le coup d'envoi d'un tournoi de baseball entre deux collèges de province.

Mais on était à mille lieues d'une compétition entre collégiens !

Sur l'estrade étaient ordonnés des chaises et des pupitres de fortune en bois brut, tandis qu'en contrebas, dans l'espace vide barré de rails, s'alignaient des bancs grossiers entre lesquels les nouveaux venus circulaient, perdus, à la recherche d'une place. Devant, quelques rangées restaient inoccupées – visiblement réservées aux invités d'honneur.

Ils arrivaient enfin. Franchissant d'un pas aussi martial qu'incongru les portails arrachés par les explosions et réduits en tortillons de tôle, une cinquantaine de *marines* américains, sous le commandement d'un officier, firent leur entrée au rythme des godillots ferrés.

Des applaudissements éclatèrent et leur écho retentit dans l'espace désert. Debout, les gens en tenue de soirée ou en bleu de travail acclamaient les invités. Les *boys* ne s'étaient apparemment pas attendu à pareil accueil dans ce décor insolite car ils saluaient de la tête à gauche et à droite, quelque peu intimidés, avant de s'installer sur les bancs de devant.

Les mains haut levées, le capitaine américain applaudissait à son tour, en se tournant de tous côtés, l'assemblée de smokings et de haillons, de sorte qu'on ne comprenait plus qui étaient les véritables héros de cette étrange célébration : les Américains ou les habitants de ces ruines.

Un homme mal vêtu, cheveux poivre et sel sur un front dégarni et visage de cire dont l'expression insinuait qu'il avait passé des années penché sur un microscope ou bien dans le blanc silence d'un hôpital, vint à la rencontre du capitaine et, s'inclinant avec réserve, se présenta en anglais :

— Professeur Sigmund Mandel de l'autonomie de Hongkew. Soyez le bienvenu, *sir*. Si vous voulez bien me suivre : votre place est au premier rang.

En conduisant le capitaine à sa place, il s'arrêta à mi-chemin pour lui présenter un officier japonais des services sanitaires qui, assis seul à l'extrémité d'un banc, fumait en dissimulant une cigarette dans le creux de sa main.

— *Sir*, permettez-moi de vous présenter le colonel Okura. Il lui revient quelque mérite à ce que...

comment vous dire... à ce que nous ayons pu voir ce jour se lever.

Plongé dans ses pensées, le petit Japonais aux lunettes à forte correction tressaillit et se leva en tâchant d'écraser discrètement sa cigarette, tandis que son visage restait sombre et impénétrable. Il fit le salut militaire en faisant claquer ses talons, bien que son grade fût supérieur à celui du capitaine américain. Celui-ci le regarda, sans répondre à son salut, avec étonnement. Et pour cause : après la capitulation japonaise du 2 septembre sur le pont du croiseur américain *Missouri*, la place d'un officier japonais, même dégradé, était sinon devant le tribunal militaire des alliés, tout au moins dans un camp de prisonniers.

Le capitaine continuant son chemin, le professeur Mandel adressa un sourire quelque peu confus au Japonais, avant de suivre son invité de marque.

Une minute plus tard, comme s'ils avaient attendu que l'officier américain eût pris place, apparurent sur l'estrade, les uns après les autres, les musiciens peut-être les plus déguenillés au monde – tous vêtus de la même combinaison de smokings loqueteux et de pantalons de coutil.

Serrant son violon sous le bras, un homme dont les cheveux tombaient presque aux épaules s'avança, s'inclina de manière un peu raide et eut un signe maladroit de la main pour faire cesser les applaudissements. D'une voix que l'émotion rendait si

faible que certains spectateurs durent imposer le silence avec force « chut ! », il annonça :

— En l'honneur de nos distingués invités américains, la formation de chambre de Shanghai auprès de l'Orchestre philharmonique de Dresde va interpréter la *Symphonie des adieux* numéro 45 de Joseph Haydn.

Quelqu'un essaya d'applaudir à nouveau mais un sévère « chut ! » général tua dans l'œuf cette envie déplacée.

Dans le silence soudain instauré, solennel et chargé d'attente, les musiciens faisaient circuler une bougie au moyen de laquelle chacun rallumait la sienne, fichée sur le pupitre de fortune.

Les jeunes *marines* américains échangeaient des regards – il était peu probable que chez eux, dans l'Illinois ou le Minnesota, ils aient eu l'occasion d'assister à l'interprétation de la *Symphonie numéro 45* de Joseph Haydn.

Une symphonie écrite en d'autres temps et selon d'autres données humaines, interprétée dans les salons étincelants de quelque palais ou sur les scènes les plus exigeantes. À présent, elle allait sonner plus étrangement et plus tristement que ne l'aurait souhaité Haydn – dans cette usine désaffectée et à moitié détruite de Hongkew, district de Shanghai.

Le violoniste qui avait assumé le rôle du confrencier, connu jadis sur toutes les scènes d'Europe et d'Amérique comme le virtuose Theodor Weissberg, attendit patiemment que s'achevât le mystère du rituel

EN GUISE D'INTRODUCTION...

des bougies voulu par Haydn lui-même, avant de poursuivre :

— Parties : *Allegro assai, Allegretto, Presto-Adagio*.

Theodor Weissberg s'assit devant son pupitre, attendit un instant et hocha la tête.

Les premiers accords de la *Symphonie des adieux* retentirent.

Ce n'était pas un concert ordinaire : en ce début de soirée aux relents de vase et de poisson pourri, les gens entassés dans la panse de l'ancienne usine sidérurgique faisaient leurs adieux à Shanghai...

PREMIÈRE PARTIE

C'était en début de soirée, le 10 novembre 1938.

Dans la salle de gala, le concert avait commencé.

Tamisée à l'extrême, la faible lumière des lustres de cristal ravivait par contraste l'éclat des bougies fichées sur les pupitres en acajou rougeâtre massif. Theodor Weissberg était vêtu d'un impeccable smoking – d'ailleurs, ainsi que l'exige le cérémonial de pareils concerts, tous les autres interprètes du Philharmonique de Dresde portaient le même habit.

En tenue de soirée, le public de l'orchestre comme des loges avait retenu son souffle. La *Symphonie numéro 45 en fa dièse mineur* était rarement jouée et il n'avait pas été facile de trouver une place pour assister à la représentation.

Dans la loge centrale où jadis, bien avant la République de Weimar, au temps du chancelier de fer *fürst* Otto von Schönhausen, également connu sous le nom de Bismarck, s'asseyaient les Hohenzollern et leurs courtisans, avaient pris place ce soir-là quatre officiers S.S. Aux yeux du public, c'était un signe

important des profonds changements survenus en Allemagne. Le plus gradé des quatre était le *Hauptsturmführer* Lothar Hassler, un très bel homme blond aux yeux bleus, comme surgi d'une de ces affiches à la gloire de l'invincible race aryenne datant des Jeux olympiques de 1936 et dont les lambeaux flottaient encore sur les façades berlinoises. Son profil viril de guerrier viking n'était pas sans évoquer les personnages des films de Leni Riefenstahl.

Le moins gradé des officiers, un adjudant ou quelque chose de ce genre, se pencha vers Hassler pour lui présenter obligeamment le programme ouvert.

— *Allegro assai*, dit-il. Je crois que cela signifie « assez gai ».

— J'ai bon espoir... murmura Hassler, maussade. J'ai bon espoir qu'on s'amusera assez ce soir.

Il savait ce qu'il disait, le *Hauptsturmführer* ; il parlait peu mais il trouvait toujours les mots justes.

Tandis que la symphonie de Haydn déversait ses « adieux » tendres et fluides, les derniers naïfs firent leur deuil de leurs douces illusions sur la bonne vieille Allemagne, ce conte d'hiver qui se terminerait au bout de quelques semaines, quand seraient chassés à coups de pied les *lumpen* nazis qui s'étaient incidemment emparés du pouvoir.

Car ce 10 novembre 1938 resterait dans l'histoire comme la « Nuit de cristal », non par allusion aux

lustres du *Konzerthaus* de Dresde mais au tintement cristallin des vitrines juives brisées.

De joyeux gaillards ivres de bière cassaient des vitrines dans toute l'Allemagne et jusque dans l'Autriche annexée peu de temps auparavant au milieu des manifestations de liesse des populations locales. Par cette nuit de cristal si gaie, les éclats de verre tintaient et crissaient sous les bottes.

Dans les rues, on promenait de vieux juifs apeurés, tirés de leur lit, au cou desquels pendaient des écriteaux portant l'inscription : « *JUDE* ».

Brûlaient les synagogues de *Fasanenstrasse* et de *Oranienburgerstrasse* à Berlin, brûlait celle de *Schwedenplatz* à Vienne, brûlaient celles de Leipzig, de Munich, de Francfort et de Stuttgart. Par cette nuit de novembre où l'on donnait d'élégants concerts brûlaient encore deux cents synagogues.

Allegro assai, assez gai !

Lothar Hassler porta à ses yeux les jumelles de spectacle ; il balaya du regard le public silencieux et s'arrêta à la loge d'en face, sur le visage d'une jeune femme à la chevelure d'or cuivré, tendrement éclairé par la faible lumière des lustres. C'était la mezzo-soprano Elisabeth Müller-Weissberg, connue en Allemagne et jusqu'au Carnegie Hall, épouse du violoniste sur qui l'instant d'après se déplaça le cercle miroitant des jumelles.

L'officier s'attarda longuement sur lui : il observait avec curiosité cette célébrité mondiale, membre de

l'Académie prussienne des arts tandis que, dans la *Hauptstrasse* se déroulait une retraite aux flambeaux. Les gens chantaient gaiement, au rythme du roulement des tambours :

*Auf der Heide blüt ein Blü-melein
Ein ! Zwei !
Und das heisst E-e-erika...*

C'est là précisément, à l'angle de la fameuse librairie Meersohn et fils, qu'un joyeux gaillard eut l'idée de dresser un bûcher de livres. Marx, Heine, Freud, Feuchtwanger, Stefan Zweig, Thomas et Heinrich Mann, Bertolt Brecht et Ana Seghers, Friedrich Wolf et Lionhard Frank, Baruch Spinoza et Marcel Proust, Franz Kafka et Henri Bergson firent d'excellents boutefeux. Einstein et sa structure quantique de l'irradiation lancèrent une gerbe d'étincelles après s'être envolés au-dessus des flammes, la reliure du livre battant comme les ailes d'un oiseau.

Ne crois pas que ces charcutiers et autres vils poi-vrots savent qui tu es, Albert, mais nous, nous le savons bien. Depuis l'endroit où tu es parvenu à t'enfuir, ce qui se passe dans ton ex-patrie t'afflige sans doute, mais nous, on s'amuse – ne dis-tu pas toi-même que tout est relatif ? Nous travaillons d'après ta formule juive, Alberto, mille excuses, pardonne-nous ! L'Énergie dont nous disposons pour vous écraser est égale aux Masses qui nous soutiennent multipliées par la Vitesse de la lumière élevée au carré

PREMIÈRE PARTIE

avec laquelle nous envahirons le monde. Voilà la situation, cher Albert, et adieu ! Il est grand temps qu'on comprenne qui sont les vrais maîtres de l'Allemagne – les juifs ou nous !

La formule $E = mc^2$ tomba au beau milieu de la galaxie enflammée et lança une gerbe de joyeuses étincelles.

Deux musiciens – le hautboïste et le corniste – ramassèrent leurs partitions, soufflèrent leur bougie et sortirent en silence – tel est le rituel quand on interprète la *Symphonie des adieux* de Haydn.

Mais à leur grande surprise, là-bas, dans les coulisses, plusieurs soldats d'assaut en uniforme les attendaient. Ils embarquèrent sans façon les musiciens et les traînèrent dehors. Naturellement, les deux hommes tentèrent de résister et de comprendre ce qui se passait mais un gradé vêtu d'une culotte à la hussarde et chaussé de bottes cirées, tout sourire, mit son index sur la bouche : « Chut ! Silence ! Ne perturbez pas le concert ! » Nulle hargne dans ses mots, prononcés d'un ton bienveillant, presque amical. Au bout du compte, les amis, ça, vous comprenez, ce n'est pas un bazar juif mais une prestigieuse salle de concert : donc, comme on dit, ne nous manquons pas de respect !

Sans ôter son archet des cordes de son instrument, Theodor Weissberg distingua à travers les flammèches

des bougies les gaillards en chemise brune emmener les deux musiciens et il jeta un regard perplexe au violoniste placé à côté de lui.

D'autres violonistes se doutaient également de ce qui les attendait, mais au concert comme au concert – chacun de leurs mouvements était suivi par le public silencieux qui, lui, ne soupçonnait rien. Ils rangèrent leurs partitions, soufflèrent les bougies sur leurs pupitres et, jetant un regard angoissé et perplexe sur le premier violon, quittèrent la scène un par un d'un pas hésitant.

Parvenus dans les coulisses, l'histoire de leurs deux collègues se répéta presque à l'identique : « Chut ! Silence ! Du respect pour les compositeurs aryens ! »

Celui qui paraissait être l'adjudant de Lothar Hassler se pencha à l'oreille de celui-ci :

— Il est scandaleux que tous ces musiciens soient juifs !

— Pas tous. Certains ne se doutent même pas qu'ils ont une grand-mère juive. Cela ne fait rien, ils l'apprendront bientôt. Ce qui est scandaleux, c'est que nous ayons permis que l'Allemagne ressemble à une synagogue... Mais silence, c'est son tour maintenant.

Le violoniste Theodor Weissberg, que la critique des deux rives de l'océan classait parmi les virtuoses les plus doués de l'Allemagne, ramassa ses partitions, souffla sa bougie, la dernière, et sortit d'un pas de somnambule. C'était le final de la *Symphonie*

PREMIÈRE PARTIE

numéro 45 en fa mineur de Joseph Haydn, dite « des adieux ». Après quoi la scène fut plongée dans la pénombre.

Un bon moment de silencieuse obscurité passa avant que les lustres de cristal resplendissent à nouveau de tous leurs feux et que la salle éclate en applaudissements. Mais les musiciens ne vinrent pas saluer.

C'était le dernier concert du Philharmonique de Dresde.

Il restait deux mois et demi avant le nouvel an lunaire ; on pouvait désormais espérer que les autorités japonaises adoucissent le régime et que les membres d'une même famille puissent enfin se rendre visite. Selon le calendrier julien, on était en novembre. Un temps maussade. Un temps de chien pour tout dire, si les chiens errants n'avaient été dévorés jusqu'au dernier depuis longtemps des quartiers les plus au sud de Lunghua et de Nansih jusqu'aux limites septentrionales de la ville immense, Chapei et Hongkew.

L'air était glacé et humide, imprégné d'une odeur collante de friture, de vase et de canaux. Les relents de la mer n'apportaient guère de fraîcheur, mais plutôt la puanteur des innombrables marais de l'embouchure du Whangpoo, le bras gauche du grand Yang-Tseu-Kiang par lequel arrivaient jusqu'ici les long-courriers.

La nuit tombait. Sur les centaines de jonques circulant entre les coques des bateaux qui s'élevaient, menaçants, au-dessus d'elles, on allumait des lanternes

de papier. D'innombrables lumières vacillantes qui se réverbéraient dans les eaux grasses et sales, souillées de mazout et parsemées d'îlots de crasse. Depuis les jonques, des marchands s'égosillaient dans une langue qu'ils croyaient être de l'anglais, proposant fruits, légumes et poissons, mais aussi talismans et autres petites divinités en corne de bœuf et en néphrite.

Plus haut, penchés au-dessus des parapets des navires, des voyageurs en transit bayaient aux cornilles, désœuvrés. Ils n'avaient aucune envie de débarquer, alertés par les rumeurs de pickpockets et d'escrocs professionnels agissant dans le port, mais aussi parce que, d'ici une heure ou deux, ils poursuivraient leur route vers le sud, Singapour, Hongkong ou Macao, plus loin encore pour certains d'entre eux – jusqu'à Manille ou Bombay. Les passagers parvenus à destination dévalaient les passerelles des navires alignés sur le quai et l'achat de souvenirs, fruits ou légumes, était le cadet de leurs soucis – il s'agissait principalement de civils japonais, négociants, employés de banque, représentants de commerce des succursales des grandes firmes de Tokyo récemment ouvertes, qui empruntaient les lignes régulières de la compagnie maritime de Kôbe reliant les îles et le continent. Des officiels, accueillis par des chauffeurs en uniforme et les représentants des consulats ou des grandes banques, partaient rejoindre l'aéroport de Lunghua pour gagner en avion l'intérieur du pays – Pékin ou même le nouvel État de Mandchoukouo sous contrôle japonais. Plus tard,

quand les navires militaires avaient commencé à faire défaut, des bateaux à vapeur débarquaient du renfort pour les troupes d'occupation : des soldats parfois accompagnés d'un officier à lunettes miniature qui respirait l'autosatisfaction des samouraïs.

Loin au-delà des docks et des entrepôts, des petits bâtiments jaunes de l'état-major japonais et de l'administration portuaire, des représentations navales, de la douane et de la police des frontières, au-dessus des grues et des montagnes de malles et de balles, au-delà des lourdes eaux noires du fleuve sur lesquelles dansaient les petites lumières des jonques, le ciel nuageux reflétait le trouble halo orangé des hôtels et des bureaux alignés sur le boulevard huppé qui longeait le fleuve et qu'on appelait le *Bound*. C'est vers lui qu'affluaient les torrents de lumière aveuglante de la Concession internationale, cet autre monde des boulevards que les gens des jonques n'avaient jamais vu mais dont ils entendaient colporter les légendes depuis l'enfance.

Car le peuple des jonques naissait sur l'eau, vivait sur l'eau, et les ombres de ses ancêtres avaient patagé dans l'eau des rizières jusqu'aux genoux, du côté des plaines marécageuses de l'embouchure du fleuve, sans jamais approcher les flamboyants édifices dans le style colonial britannique, les cercles de jeux, les courts de tennis, les clubs de gentlemen, les hôtels et les restaurants devant lesquels des géants sikhs aux turbans immaculés, un poignard à lame

courbe fiché dans leur ceinture, montaient dignement la garde, solidement campés sur leurs jambes écartées.

Accoudé au bastingage et mâchouillant l'embout en carton de sa cigarette russe éteinte, c'est à de semblables pensées que s'abandonnait le capitaine du *Tcheliabinsk*, caboteur mangé par la rouille et montrant tous les stigmates de la négligence, dont on disait qu'il avait survécu à la guerre russo-japonaise de 1905, à la débâcle près de Tsushima, ainsi qu'aux revirements dramatiques de la révolution d'Octobre dans sa version extrême-orientale.

Le *Tcheliabinsk*, tel un poussif tramway des quartiers périphériques suivant en boucle le même itinéraire, venait de l'embouchure du Mékong où il avait embarqué du caoutchouc brut en provenance des plantations françaises d'Indochine du sud. À Shanghai, il complétait son chargement avec du coton et de la soie grège qu'il déchargerait au nord, à Da-Liang – Dalnyi, en russe – avant de le laisser poursuivre son long voyage à bord du Transsibérien. Le capitaine observait les dockers escalader en courant la passerelle, chargés de grosses balles d'où seules dépassaient leurs jambes osseuses, et revenir en portant sur leur dos des caisses en cèdre brut de Sibérie où se lisait, tracée au pochoir, la même inscription : « *Uralmash-USSR* ».

Il ne fut pas autrement troublé lorsqu'un docker laissa échapper une balle pour s'effondrer de tout son long, inanimé, sur le pont humide et poisseux.

C'était probablement à cause de la faim car il s'en fallait encore de deux heures avant qu'il ne touche les cinquante *cents* shanghaiens largement suffisants pour s'acheter une écuelle de riz garnie de quelques morceaux de poireau frit et une timbale de thé vert. Le capitaine, impassible, donna un ordre lapidaire et deux matelots emportèrent l'homme défaillant dans la cabine dont la porte métallique ovale était frappée d'une croix rouge.

Une heure plus tard, deux dockers sortirent de la cabine, et personne, à bord du caboteur ou sur le quai, ne prêta attention à cet incident insignifiant. Les deux hommes entreprirent de descendre la passerelle, une caisse « *Uralmash* » sur le dos : l'intégration d'un docker de plus dans l'anonyme et impersonnelle fourmilière humaine ne changeait en rien l'équation – immense, chaotique, à plusieurs millions d'inconnues – de pauvreté sans issue et de richesse incommensurable nommée Shanghai. Chaque matin les autorités municipales ramassaient sur le pavé les victimes de la faim, et un candidat de plus ou de moins à pareil sort ne revêtait pas la moindre signification statistique.

Il a déjà été dit que cela se passait au mois de novembre. Le 10 novembre, pour être précis, dans la nuit de mercredi à jeudi. Il s'agissait de l'année 1938.

Il restait encore neuf mois et douze jours avant que la guerre n'éclatât en Occident.

Hilde tira les rideaux de sa fenêtre et fut aussitôt déçue de ce qu'elle découvrit. Non qu'elle sût précisément à quoi s'attendre, mais la scène qui s'offrait à ses yeux démentait largement et les affiches touristiques et les espoirs de ceux qui leur avaient prêté foi. Le paysage était morose : des façades enfumées, du linge étendu, et en contrebas, si bas que l'on aurait dit que l'hôtel se trouvait au sommet du mont Blanc, s'étirait un espace infini de rails, un entrelacs compliqué de flèches, de fils et de sémaphores, de rames à l'abandon, ainsi qu'une petite locomotive solitaire – à cette distance, elle ressemblait à un jouet qui soufflait et manœuvrait mollement de-ci, de-là. Le petit hôtel était décent, très pratique pour des voyageurs aux indemnités journalières modestes – un hôtel deux étoiles, dont l'une en voie d'extinction.

D'ici on n'apercevait ni la tour Eiffel ni Montmartre, ni l'Arc de Triomphe ni le sombre ruban argenté de la Seine qui sinuait à travers la ville dont elle reflétait le ciel. Elle connaissait tout cela sans

l'avoir jamais vu : le boulevard Saint-Michel et le Louvre et Notre-Dame, il lui semblait même qu'elle connaissait personnellement le propriétaire du bistrot d'en bas, au coin de la rue. Elle n'était jamais allée à Paris, mais pendant qu'elle étudiait passionnément, presque voluptueusement, la langue et la littérature françaises à l'université d'Humboldt – entreprise qui avait tourné court à mi-parcours suite à l'épuisement complet du maigre héritage de ses parents –, elle avait *feuilleté* cette ville époustouflante, elle se l'était imaginée. Elle avait ardemment rêvé de contempler sa splendeur réelle, et pas seulement son reflet dans les pages des livres et les images des films, de respirer son air, d'entendre ses sons, de l'effleurer du bout de la langue pour en goûter la saveur, de boire un café chez cette connaissance née de sa propre imagination – cet aimable voisin provençal du bistrot du coin : « Bonjour, mademoiselle Hilde, comme d'habitude ? Un café et un croissant, n'est-ce pas, mademoiselle Hilde ? »

Mais, en dépit de l'amertume momentanée suscitée par la vue qui s'offrait depuis la fenêtre de l'hôtel, elle était heureuse d'être là, d'avoir échappé, ne fût-ce que pour un instant, à l'atmosphère étouffante de Berlin, de ce grenier de l'Europe comme l'avait appelé Ehrenbourg. Elle avait provisoirement laissé derrière elle les angoisses, les rumeurs, les cours de théâtre sans avenir, les idiots qui ne pensaient qu'à te culbuter en échange d'un rôle secondaire et de deux répliques qu'on te faisait cent fois reprendre

devant la caméra sans que tu en comprennes la raison. Toute une journée pour ne gagner que cinq Reichsmarks si tu portais leur accoutrement, six et demi si tu fournissais toi-même le costume, à condition que celui-ci convînt au film dont tu ignores tout et qu'il est fort probable que tu ne verras jamais. Et les infatigables efforts des assistants pour te toucher les fesses comme par inadvertance ou pour te mettre dans leur lit, et l'inaltérable autant que stupide espoir de la figurante de se faire un jour remarquer, que le réalisateur confortablement installé dans son fauteuil de toile agite son doigt, appelle la scripte et demande : « C'est qui la blonde, là-bas ? » Alors cette absurdité prendrait fin et se révélerait l'inéluctable destin qui devait ouvrir la voie royale d'une carrière cinématographique. Mais rien de tel n'arrivait jamais à aucune des figurantes.

Enfin si, cela s'était produit une fois, de manière tout à fait inattendue – c'est d'ailleurs la raison pour laquelle elle s'était réveillée ce matin-là à Paris et non dans sa mansarde du Grünewald berlinois.

Quelqu'un frappa à la porte avec circonspection ; dans l'entrebâillement apparut la tête chauve de Werner Gauke, le légendaire photographe manchot de l'UFA.

Il avait perdu un bras près de Verdun durant la guerre de 14-18, mais cela ne l'empêchait nullement d'exceller en tant qu'artiste photographe dont les études – magistrales démonstrations d'équilibre

entre le clair et l'obscur – avaient plus d'une fois eu l'honneur des vitrines de *Friedrichsstrasse* et de *Kurfürstendam* ainsi que de certaines revues prestigieuses. Qui plus est, pour la plus grande perplexité des non-initiés, il avait la réputation d'être un homme à femmes.

— On est prêt, ma petite poupée ? Prends les trois costumes, on va bosser toute la journée. J'ai commandé une voiture, je t'attends au café d'en bas.

— Une douche et je descends.

— Dix minutes, poupée ! Bise !

Il embrassa l'air et s'esquiva.

La première déception se produisit en bas, au bistrot : en lieu et place du Provençal de son imagination, elle découvrit une matrone bouffie, manifestement une ancienne prostituée qui avait investi dans ce petit bistrot toutes les économies accumulées à force de battre les trottoirs parisiens. Et le café d'ouvrier bon marché, servi non dans une tasse mais dans un bol à bouillon où l'on sentait la généreuse présence de chicorée, ne valait en vérité guère mieux que l'ersatz qu'on proposait dans n'importe lequel des bistrots de Babelsberg, autour des studios de tournage de l'UFA. Restaient les croissants. Mais n'est-ce pas pour cela que Paris sera toujours Paris – pour sa tour Eiffel, son Moulin-Rouge et ses croissants !

Et puis ça a commencé. Baisse les yeux ! Appuie-toi contre le parapet – encore, encore ! Plus souple, ne reste pas plantée comme une souche ! Maintenant,

allonge-toi sur le banc – encore, qu'on voie mieux pointer tes seins ! Bouge sur ta droite, poupée – tu me caches l'Obélisque !

Le malheureux Werner, enrobé et très alourdi par les années, croulant sous la batterie d'étuis de cuir des appareils photo et des objectifs qu'il portait en bandoulière, n'avait de cesse d'éponger, de son unique main et au moyen d'un immense mouchoir, sa calvitie transpirante. Il faisait montre d'une incomparable imagination pour accomplir dignement la tâche qu'on lui avait assignée. Celle-ci consistait ni plus ni moins à constituer un expressif jeu de photos d'une belle Allemande sur un fond de décor parisien.

C'est par suite d'un concours de circonstances que Hilde était devenue l'objet de ses efforts.

À partir de 1933, tous les studios de tournage – d'UFA jusqu'à Bavaria Film en passant par TOBIS et Terra – furent placés sous le contrôle du ministère nazi de la Propagande que dirigeait le boiteux Joseph Paul Goebbels, lequel évoquait davantage un escroc professionnel qu'un *Reichs-minister*. L'union de gauche « Pour un cinéma populaire », aux destinées de laquelle avaient présidé en des temps meilleurs Heinrich Mann, Bertolt Brecht, Käte Kolwitz ou Béla Balázs, fut démantelée. Hollywood avait à point nommé aspiré Ernst Lubitsch et Georg Pabst, ainsi que Emil Jannings, Lia de Putti, Paula Negri, Elisabeth Bergner, Greta Garbo, Peter Lorre et Billy Wilder. Bien avant cela, le légendaire « ange bleu »

Marlene Dietrich, tout comme le réalisateur Joseph Sternberg, avaient également pris le large, direction Beverly Hills. Fritz Lang, quant à lui, s'était évaporé juste après l'avènement des nazis pour réapparaître en France où il tourna son fameux *Liliom*.

Les écrans allemands étaient orphelins ; la grande époque de *Kule Wampe*, de *Docteur Mabuse*, de *Metropolis* et de *La Rue sans joie* était révolue.

Le cinéma classique allemand était mort.

C'est alors que sonna l'heure de gloire de Leni Riefenstahl.

La carrière de cette actrice médiocre, aussi sportive que passionnée, âgée d'une trentaine d'années, avait débuté par des films « de montagne » ni bons ni mauvais, ce qui n'avait pas empêché *Tempête sur le mont Blanc* d'être projeté jusqu'au fin fond de la Russie soviétique. Chaque créateur a son heure et pour peu qu'il ne la laisse pas passer, le chemin du succès et de la gloire lui est ouvert. Celle de Leni Riefenstahl sonna en 1935, lors du Congrès du Parti national-socialiste de Nuremberg. Elle avait alors tourné *Le Triomphe de la volonté*. Une œuvre pompeusement pathétique, assez semblable à de nombreux documentaires soviétiques de la même époque, à l'inversion des horizons près – c'est ainsi que la notion de « race » remplaçait celle de « classe ». Il s'ensuivit une nouvelle série de films de la néophyte chérie du Parti. *Notre Wehrmacht* marqua un sommet et devint une œuvre culte qui établit définitivement les paramètres esthétiques du nazisme.

La Riefenstahl prit une part active à la création de ce cliché devenu norme d'État – l'image du soldat allemand, puissant et invincible, non pas aussi musclé qu'un gorille mais plutôt empreint d'une beauté nordique un rien féminine. Le modèle alimentait la fierté nationale sans que personne ne prêtât attention au fait que ni le Führer, ni Goering, pas plus que Himmler ou Bormann, ne semblaient issus de cette matrice aryenne. Il se pouvait d'ailleurs qu'au modèle en question ne correspondissent que quelques beaux gosses de la classe dirigeante – homosexuels pour la plupart si l'on en croyait la rumeur.

Les Jeux olympiques de Berlin donnèrent un coup d'accélérateur propice à la carrière de Riefenstahl avec *La Fête des peuples* – pathétique éloge du sang aryen. L'Afro-américain Jesse Owens, le légendaire athlète olympique, vainqueur de toutes les épreuves auxquelles il prit part, jeta bien une ombre sur la belle puissance infinie de la race blanche, mais rien de bien grave – les créateurs savent que l'ombre ne met que davantage en valeur la lumière. Le succès colossal du film, en particulier au sein de l'élite nazie, inspira Riefenstahl pour la suite : en 1938, presque à la veille de la guerre, elle mit en chantier le second épisode : *La Fête de la beauté*.

Et ce fut l'heure de Hilde.

Car cette jeune femme remarquablement belle, svelte, blonde aux yeux bleus, personnifiait la future mère allemande d'enfants allemands bien portants, parfaite représentante de la race supérieure – telle